

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 3

Artikel: Mère et fille : [suite]
Autor: Nelly-Lieutier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Si des points noirs nous signalent l'orage,
Ton saint amour dans nos coeurs est resté.
Nous n'avons plus la force du jeune âge,
Mais nous voulons sauver la liberté.
Sans peur, groupés autour de ta bannières,
Levons-nous tous au moment du danger :
Femmes, au ciel, votre ardente prière,
Hommes, debout, pour chasser l'étranger.
Jeunes et vieux, etc.

Morges, le 15 janvier 1888.

J. MORAX

Molesi à craire.

Tsacon, dein stu pourro mondo, a sa rachon d'orgouet, lè z'ons pou, lè z'autre prao; et quand l'est qu'on fâ oquière, on ne vâo pas que sâi de qu'on n'aussé pas bin fé, et on vâo férè eineraire qu'on a réson quand bin on farâi 'na folerà, ào bin mémâmeint quand on farâi cein qu'on ne voudrài pas férè.

Lâi a cauquiès dzo, on gaillâ dâi z'enverrons dè Lozena, qu'ein avâi prâi onna bombardâie soignâ, sè reintornâvè contrè l'hotô pè on temps dè misère ; fasâi nai coumeint dè l'eintso avoué 'na pliodze que redzielliavè à dou pi dè hiaut dâo tant que le tchessâi dru. Adon noutron coo, que tegnâi tota la larjdâo dâo tsemin dâo tant que brelantsivè, va sè bailli on betset contrè 'na boenna, et... patapao ! lo vouaïquie que va betetiulâ lè quattro fai ein l'ai dein lo terreau qu'etâi pliein d'édhie; et coumeint l'étai dza tot dépoureint et mou coumeint 'na renaille, ne lâi fe pas atteinchon et lâi restâ. Ora, ne sé pas se lâi sè trovavè bin et se sè crêyâi dein son lhi, ào bin se ne poivè pas *ietz*; mà tantiâ que diabe lo pas sè budzâ dè lé dedein, quand bin lo terreau débitavè coumeint on rio, et vo pâodè crairè que lo pourro luron lâi fasâi pas grand pussa.

Tot parâi sè dzeins qu'ëtont ein cousons dè ne pas lo vairè reveni, sè mettont ein route avoué on falot po allâ vouâiti iò poivè étrè restâ, et lo trâovont étai, sein budzi, dein lo terreau coumeint s'on lo lâi avâi met essandzi, que drôumessâi coumeint on benhirâo.

— Mâ que dâo diablio fâ-tou don quie pè on paret temps, lâi sifront-te ein sè dépatseint dè lo raveintâ ?

L'autre, que sè reveillâ, et que ne vâo pas que sâi de dè s'estrè soulâ et d'avâi rebatâ dein la vouarga, repond, sein férè atteinchon que pliovesâi à la rolhie : Oh, cäisi-vo ! m'été catsi po ourè cein que de-sont dou z'amoeirâo que sè promenâvont perquie, et vo pâodè contâ que y'ein é oüi dâi galézès et que y'é rizu mon sou.

Et ein s'ein alleint, à maiti portâ pè lè z'autre, fasâi : l'est mè que lè vé couienâ déman ! gât...

Et l'est dinsè que po s'estiusâ de 'na folerà ào de 'na petita cavie, y'ein a qu'einveintont onna petita meinta ; mà po la derè, faut avâi soin dè preindrè lè z'autre po dâi taborniaux.

MÈRE ET FILLE
II.

..... Quelque précipitation qu'ils y eussent mise, lorsque Bernard et André entrèrent chez Mme Fonguerives, le salon était déjà à demi rempli par une foule d'amis, gens accourant toutes les semaines, à jour fixe, et qui

se croient toujours les bienvenus, parce qu'on ne les invite jamais.

Oh ! ce jour-là, comme André se promit qu'ils ne seraient plus les amis de la maison, si jamais il en devait le maître !

Au coin de la cheminée, belle comme elle savait toujours l'être, le regard pétillant et rempli d'une flamme qui annonce que le cœur ne fait pas tort à l'esprit, Mme Fonguerives, dans une de ces toilettes si savantes qu'on croirait que le mot de simplicité seul puisse leur convenir, recevait ses visiteurs hebdomadaires avec ce doux et attrayant sourire qui semble dire à tous :

— Vous êtes ici chez vous...

Ils y étaient tous, en effet, excepté celle qui aurait dû s'y trouver. Colette n'était pas auprès de sa mère. Et personne, pas même cette mère elle-même, ne semblait s'apercevoir de son absence et se douter que, derrière la porte, la pauvre petite Colette écoutait, avec une curiosité enfantine, ce qu'elle pouvait entendre des conversations tenues dans le salon.

Qu'espérait-elle en appuyant ainsi sa tête toute frisée sur l'un des battants ? Ses yeux bleus semblaient être remplis de larmes, et ses mains, croisées sur sa poitrine, disaient une douleur qui avait peur de se laisser voir.

La position de l'enfant formait, en ce moment, un véritable contraste avec l'aspect animé du salon, où se tenaient Mme Fonguerives et ses invités.

Mais qui pouvait se douter de ce contraste ?

André y pensait, peut-être ; mais fasciné, depuis son entrée dans le salon, par la beauté savante de la mère, il était obligé de forcer sa pensée pour la faire retourner en arrière et y apercevoir le frais et gracieux visage de la jeune fille.

Bernard paraissait étudier son ami avec un intérêt mêlé de curiosité.

— Pourquoi ne t'informes-tu pas d'elle ? demanda-t-il en se penchant à l'oreille d'André.

Celui-ci fit un soubresaut, comme si cette question-là sortait d'un rêve ; et, sans répondre, mais désignant du regard la jeune femme dont il ne pouvait se détacher :

— Vois donc comme elle est belle ! s'écria-t-il à demi-voix, et demande-toi si, en la voyant, on peut penser à une autre femme ?

Alors ton choix est décidément fixé cette fois, et c'est Mme Fonguerives que tu épouses ?

— C'est... c'est... Tu m'ennuies, à la fin ! Est-ce que je puis savoir moi-même ce que je veux ?

— Ce que tu devrais savoir, mon pauvre André, c'est où est Colette, que l'on te cache, et dont tu as la faiblesse de ne pas oser t'informer.

André jeta sur son ami un coup d'œil qui, en tout autre moment, eût peut-être été terrible ; mais il reconnaissait trop la justesse de l'observation pour qu'elle ne lui fit pas un peu monter le rouge au visage. Il prit aussitôt son parti, comme un homme qui donne tête baissée dans le danger, et il tâcha de se faire jour jusqu'à la maîtresse de la maison.

Celle-ci l'accueillit avec son plus gracieux et charmant sourire.

— Je n'espérais presque plus vous voir, dit-elle ; cependant j'avais pris le soin de vous prévenir, et je vous attendais.

— Est-ce que je ponvais avoir la pensée de me tenir loin de vous, loin de Mme Colette, lorsque je savais vous rencontrer chez vous ?

En parlant ainsi, André n'osait lever les yeux sur Mme Fonguerives, tant il craignait de rencontrer un regard qui put lire dans sa pensée.

Peut-être la jeune femme avait-elle la même crainte,

car ses lèvres se plissèrent comme sous une contraction désagréable, et elle répondit avec un son de voix qui semblait vouloir se dégager de toute pensée pénible :

— Mais vous saviez bien que vous me rencontreriez seule ce soir ?

— Est-ce que Mlle Colette serait malade ?

— Malade... non; indisposée seulement, mais indisposée à ne pouvoir se présenter au salon.

André respira avec une sorte de soulagement. Il se tourna vers Bernard avec un air de triomphe qui voulait dire : Tu vois bien que j'ai osé !

Mais ce qu'il y avait de vrai au fond de tout cela, c'est que le pauvre garçon n'osait pas du tout, au contraire, et il se sentait aussi mal à l'aise sous le sourire plein de coquetterie de la maîtresse de la maison, que sous le sourire plein d'ironie de son ami.

Mme Fonguerives fut, ce soir-là, étourdissante de verve et de gaieté, autant qu'elle était superbe dans son éblouissante beauté qui, loin de Colette, ne pouvait avoir de rivale.

Cependant il y avait quelque chose de forcé dans cette gaité, dont les éclats semblaient vouloir éteindre une voix qui se faisait peut-être trop entendre.

Il y avait du remords dans ce cœur de mondaine qui ne voulait être que femme et qui, malgré elle, se sentait toujours mère.

Et pendant ce temps-là, et alors que les voix se faisaient vibrantes et complimenteuses autour de Mme Fonguerives, Colette devait dormir dans son petit lit blanc de fillette, rêvant aux anges et aux étoiles, et n'ayant, sans doute, nul souci de ces fêtes du monde, où l'on ne pensait pas à elle, tandis que sa mère en était l'âme et la vie.

Et André, fasciné, regardait toujours Mme Fonguerives, et il écoutait sa voix qui lui rappelait celle de Colette, et il se demandait toujours : Laquelle ? laquelle ?

Cependant, ce soir-là, il se retira en se jurant qu'il n'aimerait jamais que Mme Fonguerives.

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

Eponges de toilette. — Les éponges de toilette se salissent très vite et exhalent aussitôt une mauvaise odeur. Leur nettoyage est très facile. L'éponge mise dans une cuvette, on presse au-dessus le jus d'un citron. On coupe ensuite celui-ci en fragments qu'on laisse dans la cuvette avec l'éponge. Une quantité d'eau bouillante est jetée sur le tout qu'on abandonne à lui-même pendant 24 heures. Après ce temps, on presse l'éponge, on la remplit d'eau pour la presser de nouveau, et elle paraît aussi propre que si elle était neuve.

Le jus de citron, qui ne détériore pas l'éponge, a de plus l'avantage de ne pas attaquer les mains comme d'autres substances dont on indique l'emploi pour le nettoyage des éponges. On sait d'ailleurs qu'un des meilleurs procédés pour blanchir les mains, c'est, au moment de la toilette, de les frotter de citron, puis de les passer à l'eau.

La livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient : L'anarchie économique en Europe, par M. Numa Droz. — Le médecin assistant. Nouvelle, par M. le Dr Châtelain. — Léon XIII, par M. Léo Quesnel. — Une convalescence. Nouvelle, par M. Adolphe Chenevière. — L'esprit de Marc Monnier, par M. Philippe Godet. — La glace. Sa production et ses applications, par M. Edouard Lullin. — Récits américains. Foudre et fer. Nouvelle, par Mme Terry Cook. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, russe, suisse, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

THÉÂTRE. — Dans le but de répondre au désir qui lui en a été exprimé par de nombreuses personnes et d'être agréable au public, M. Hems émettra de nouvelles cartes d'abonnement donnant droit à huit représentations. Ces cartes, valables du jeudi 26 courant au jeudi 22 mars inclusivement, seront en vente dès aujourd'hui chez MM. Tarin et Dubois. En tenant compte des dates, c'est donc neuf représentations au lieu de huit, soit une représentation supplémentaire, dont bénéficieront les nouveaux abonnés.

Demain dimanche : **Le Monde où l'on s'ennuie**, comédie à grand succès de M. E. Pailleron. — Rideau à 8 heures.

Réponse à la dernière charade : *Château*. — Ont deviné MM. Tinembart, à Bevaix ; Pavillon, Coinsins ; Régnier, Vich ; Bastian, Forel ; B. Roy, Vevey ; Grivat, Féchy ; Bron, Peseux ; Pidoux, Roche ; M. Isabel, Eysins ; L. Orange, Genève. La prime est échue à M. Isabel Urser, à Eysins.

Problème.

Le 5 septembre 1887, à 8 heures du soir, l'âge de A. était de trois fois celui de B. Le 27 avril 1888, à 2 heures du soir, l'âge de A. ne sera plus que de deux fois celui de B. Quelles sont les époques des naissances de A. et de B.

Prime : Un agenda.

Un chasseur de dot est enfin arrivé à obtenir la main d'une jeune fille riche.

Il a toujours peur que cette proie lui échappe et presse la cérémonie, invoquant son amoureuse impatience.

— Mais, lui disent les parents, dans notre monde ce n'est pas l'usage, pendant le Carême...

Lui, avec passion :

— Oh ! elle est si maigre !

Un épicer-confiseur peu ferré sur l'orthographe, a suspendu à la vitrine de son magasin cette affiche en gros caractères, qu'il a écrite de sa propre main :

Vins feints et fruits qu'on fit.

Que son manque d'instruction lui soit pardonné en raison de sa franchise.

Nous avons sous les yeux la réclame qu'une maison allemande vient de publier pour un nouveau système de patins. En voici le texte : « La » système la plus pratique et la plus sûre. Les pa- » tins les plus aimés. On tire ouvert les griffes pour » la semelle et alors on revisse le crochet pour le » talon assez loin, pour pouvoir mettre le talon sur » la plaque. Après on visse si longtemps que le » patin est bien attaché. La petite plaque a ressort » metté sur la vis, tiens la vis. »

Nous lisons dans une de nos feuilles d'annonces :

« Une jeune veuve, très bien, arrivée de l'étranger depuis quelques jours, sachant l'allemand et bonne écriture, demande une occupation. Elle peut fournir une petite garantie en espèces seulement, mais pas trop. S'adresser poste restante, etc. »

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO